

Zeitschrift: L'Hôtâ
Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien
Band: 6 (1983)

Artikel: La dentelle aux fuseaux en pays jurassien
Autor: Montandon-Bueche, M.-L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1064243>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La dentelle aux fuseaux en pays jurassien

Actuellement, la dentelle aux fuseaux connaît un regain d'intérêt: blouses de dentelles et de broderies sont à la mode, même avec des blue jeans, et l'on retourne volontiers aux travaux de l'artisanat d'autrefois. Il est réjouissant que des cours de dentelle aux fuseaux soient donnés ici et là dans le Jura.

Mais peu de gens savent que la fabrication des dentelles était, il y a cent cinquante ou deux cents ans, la principale industrie de l'Erguël, comme de la principauté de Neuchâtel, d'où elle nous est probablement arrivée.

A Neuchâtel

Le développement de cette activité dans les vallées jurassiennes coïncide avec l'arrivée des réfugiés huguenots après la Révocation de l'Edit de Nantes en 1685, et prend rapidement une grande ampleur, comme en témoigne l'«Essai statistique sur le Canton de Neuchâtel» de 1818:

«L'industrie de la Principauté se compose de trois branches principales, les dentelles, les toiles peintes et l'horlogerie.

Déjà au commencement du XVIII^e siècle, on faisait dans le Val-de-Travers des dentelles grossières que des colporteurs allaient vendre à Lyon. On ignore l'origine de cette petite industrie, mais on voit que son accroissement avait été rapide, puisqu'en 1742, 2800 individus en étaient occupés. Dès lors elle a plus que doublé: au Val-de-Travers, Verrières, Brévine, Travers, les femmes, les enfants depuis l'âge de quatre à cinq ans, même quelques hommes, travaillent des dentelles. Quoique le travail ait été successivement perfectionné, il n'a pas encore atteint, au moins pour certains ouvrages, le degré de correction et de beauté qui distingue les dentelles de Flandres; mais il égale celui des dentelles de Normandie. Les ouvrières en dentelles achètent le fil chez les fabricants, elles en

reçoivent des dessins ou piquées, qu'elles exécutent; elles rapportent l'ouvrage exécuté qui leur est immédiatement payé. On fabrique des dentelles du prix d'un batz jusqu'à celui de L. 67 s.4 l'aune. Depuis que le luxe a introduit les voiles en dentelles, on en a confectionné d'un prix encore plus élevé. La fluctuation rapide de la mode a engagé les fabricants de dentelles à salarier d'habiles dessinateurs, ils saisissent le goût du jour, ils s'y conforment avec célérité; malheur à celui qui arrive un instant trop tard, la mode a changé, le fruit de son industrie est jeté au rebut. Les dentelles de Neuchâtel passent des mains des fabricants dans celles des négociants voyageurs; elles sont transportées à Beaucaire et dans les ports de la Méditerranée. On les voit en Espagne décorer les autels, au Mexique, dans les Antilles, en France et en Italie servir sous toutes les formes à la parure des femmes. Comme ces dentelles sont d'un prix fort inférieur à celui des dentelles de Flandres, on les préfère pour un grand nombre d'usages. On en exporte annuellement de la Principauté pour une valeur d'environ L. 1 500 000. Sur cette somme les ouvrières ont un salaire d'environ L. 800 000, qui produit, pour la moyenne du prix d'une journée de travail, la modique rétribution de 8 sols environ. Il y a quinze à vingt ans que les ouvrières gagnaient le double et le triple. La plus grande partie du fil employé à la fabrication est tiré de Flandres, on le préfère à raison de sa blancheur; le fil du pays, surtout celui qu'on tire du lin cultivé dans les hautes vallées, est plus fort; mais soit que l'on n'entende pas bien le rouissage, soit que le climat s'y oppose, son blanchiment n'acquiert pas le même degré de perfection. On évalue à L. 150 000 la valeur du fil importé. Les villages de Couvet et de Fleurier sont le centre de la fabrication et du commerce des dentelles».

En 1752, on comptait dans la Principauté de Neuchâtel, pour 32 335 habitants, 464 horlogers et 2793 ouvrières

en dentelles. En 1772, pour 35 197 habitants, il y avait 1386 horlogers et 3075 ouvrières en dentelles. C'est vers 1820 que l'industrie dentellière est à son apogée: plus de 6600 «denteleuses» (comme on disait) pour une population de 51 000 personnes et 4600 horlogers.

La matière première pour la confection des dentelles était essentiellement le lin et la soie. Si l'élevage des vers à soie se fit durant un certain temps dans le bas du canton, la culture et le filage du lin firent la prospérité de la Brévine:

«En 1758, on comptait déjà 115 ouvrières adultes en dentelles dans la seule commune de la Brévine, et en 1806 il y en avait 248, et 227 autres qui filaient le fil pour la dentelle (sur une population d'environ 1000 personnes). Ces dernières pouvaient produire environ 20 000 échevettes de fil par année, qui valait 18 à 19 000 francs brut et au moins 24 000 blanchi. Ce qui n'était pas réduit en dentelles dans le lieu même était exporté. Le produit en dentelles est moins appréciable, à cause de la variété des dessins et des prix, mais il excédait celui du fil.» (M. Huguenin, maire de la Brévine, 1841).

Cette industrie si florissante devait tomber très rapidement, à partir de 1830: la création des métiers jacquard, des dentelles mécaniques, fit tomber les prix; l'essor de l'horlogerie, où le travail était mieux rémunéré, fit que les ouvrières délaissèrent le «coussegnet» pour se mettre à l'établi. A la veille de la révolution neuchâteloise de 1848, il restait à peine 2000 dentellières. Malgré tous les efforts entrepris pour maintenir cette activité (concours, primes d'encouragement, création de points nouveaux impossibles à imiter mécaniquement), la dentelle cessa dès lors d'être une industrie, et seules quelques fidèles continuèrent à manier les fuseaux. Des essais de rénovation furent tentés au début du XX^e siècle, avec un certain succès, mais sans dépasser le stade du passe-temps: la dentelle pouvait être encore une source de gains accessoires, mais plus un métier dont on vit.

Dans le Jura

De tout temps, les relations ont existé entre les habitants du Jura et la principauté de Neuchâtel. Rien d'étonnant donc si l'industrie dentellière a pénétré dans le sud du Jura, c'est-à-dire dans l'Erguël et à la Neuveville, à la même époque qu'au Val-de-Travers et à La Chaux-de-Fonds. Elle s'y est développée puis a périclité au même rythme.

M. Roger Châtelain signale que, d'après un recensement fait en Erguël en 1725-26, il y avait dans ce grand-bailliage, 249 faiseuses de dentelles, soit: 78 à La Ferrière, 61 à Sonvilier, 44 à Renan, 36 à Saint-Imier, 15 à Villeret, 4 à Cormoret et 11 à Tramelan, (alors qu'il ne se trouvait que 8 horlogers en Erguël). Le nombre de dentellières décroissait donc à mesure que l'on s'éloigne de la frontière neuchâteloise, ce qui prouverait que l'origine de cette industrie est bien dans la Principauté.

A la même époque, des noms de dentellières sont connus grâce à un document du 16 août 1725. On les découvre, pour la commune de Sonvilier, dans les listes de personnes indigentes: parmi elles, Suzanne et Anne-Marie Monin, Suzanne Juillard, Suzanne Houriet, Marie Juillard, Eve Marchand, Jeanne Chopard, Anne-Marie Courvoisier, Magdelaine Marchand, etc., soit 31 personnes qui «fabriquaient» des dentelles. Comme le recensement de cette même année indique 61 dentellières, les trente autres devaient se trouver dans des familles plus aisées.

Une pièce d'archives de 1729 mentionne, pour Tramelan, Suzanne Buset, Marie Jean Maisre et Elizabeth Mattée, qui «n'ont rien que ce qu'elles gagnent en faisant des dentelles».

Un recensement des arts et métiers dans l'Evêché, établi en 1770, nous apprend que, pour une population d'environ 58 000 personnes, on comptait 447 «faiseuses de dentelles» et 218 fileuses. Leur répartition géographi-

que est nette: il n'y avait de dentellières que dans l'Erguël (vallon de St-Imier et Tramelan), 414, et à La Neuveville, 33. Aucune dentellière n'est signalée dans les autres régions de l'Evêché. Pour les fileuses, la grande majorité, 139, était aux Franches-Montagnes. Cette région, comme la vallée de La Brévine en pays neuchâtelois, se prêtait bien à la culture du lin. Remarquons en passant qu'à la même époque, il n'y a dans tout l'Evêché, que 333 horlogers.

« Les femmes filaient à la maison », écrit en 1874 Auguste Montandon, pasteur à Tramelan, « ou allaient filer dans les localités voisines, pendant l'hiver, particulièrement dans les montagnes du canton de Neuchâtel, où elles avaient l'habitude de se rendre en été, pour la fénaison. »

« Plus tard, elles travaillaient à la dentelle, dont il y avait trois ou quatre marchands en gros dans la commune. D'après des renseignements que je crois exacts, il y a eu jusqu'à 300 ouvriers en dentelles à Tramelan-Dessus. Les enfants des deux sexes, depuis l'âge de huit ans, les femmes, autant que le soin de leur ménage le leur permettait, les vieillards des deux sexes qui ne pouvaient plus cultiver les champs, s'occupaient à cette fabrication. On en faisait de toutes les qualités, depuis la grossière et commune dentelle de crin qui se vendait 50 centimes la brache (la brache vaut une demi-aune, l'aune neuchâteloise 1,11 m) dans la partie allemande du canton, à la fine et précieuse dentelle de fil et de soie, en passant par toutes les qualités, de la dentelle au cordonnet de coton, au fil commun de coton, variant de 3 creutzer la brache, à 2 fr. 50 et même 6 francs pour les plus belles. Cette industrie avait l'avantage de n'exiger qu'un apprentissage de quelques jours, et des outils (coussinet et fuseaux) qui coûtaient fort peu, 6 à 7 francs. »

Le crin à dentelles devait provenir des Franches-Montagnes comme le lin. Marius Fallet dit qu'on vendait



Photo N° 1 En haut et au milieu: dentelles provenant du Jura, de l'Erguël où elles pourraient avoir été exécutées. (Collection M^{me} Paule Schneider)

En bas: dentelle provenant de Tramelan, exécutée dans la seconde moitié du XIX^e siècle. (Collection de M. Roger Châtelain)

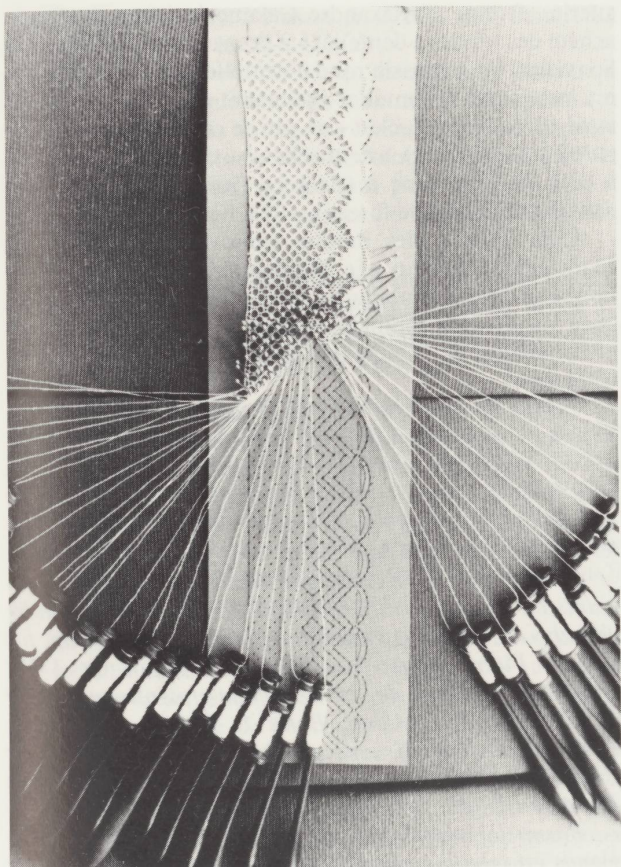


Photo N° 2 Dentelle en cours de fabrication. Le modèle est celui publié par G. Amweg (Les arts dans le Jura bernois, vol. 2, p. 490): «Dentelle aux fuseaux exécutée par M^{me} J. Nicolet (1820-1903) à Cormoret.»
Modèle relevé d'après l'illustration, redessiné et exécuté en 1982 par M.-L. M.

aux foires de Saint-Imier des crins «frisés» destinés à la dentellerie, à la boutonnerie, etc.

«Les jeunes gens et jeunes filles de Saint-Imier faisaient leur apprentissage au village, parfois aussi chez un artisan ou une artisane de la région, voire hors du pays, à Neuchâtel par exemple, dont la réputation industrielle et commerciale exerça une attraction manifeste sur les Erguéliens.

Ainsi Marie-Esabeau, fille de feu Abram Meyrat de Saint-Imier et d'Esabeau Droz-dit-Busset sa veuve, a fait son apprentissage de couturière chez Anne-Marie Sandoz à La Chaux-de-Fonds. Elle avait seize ans en 1733, année de sa première communion. Son tuteur lui acheta un coffret de couturière lorsqu'elle entra en apprentissage, et par quatre fois du filet à l'once et du filet blanc pour dentelles au cours de l'apprentissage.

A n'en pas douter, la dentellerie erguélienne doit ses origines à l'industrie neuchâteloise. Des marchands de La Chaux-de-Fonds sont mentionnés comme établisateurs de dentelles en Erguël à côté de marchands erguéliens. On vendait et achetait du filet à dentelles aux foires de Saint-Imier.» (Marius Fallet, Le Vieux Saint-Imier économique.)

On connaît le rôle des dentelles dans le costume jurassien du XVII^e et notamment du XVIII^e siècle. On portait des «coefes» ou béguins à dentelles, des demi-mouchoirs (de cou ou foulards) avec dentelles, des fraises, etc.

Dans un acte signé à Renan le 1^{er} octobre 1696, on trouve cette mention: «Inventaire de Jean et Tévenin, Suzanne et Marie, frères et soeurs, fils et filles de feu Jacob Perret-Gentil dit Greset de Sonvilier: Item un mouchoir carré de taffetas avec des dentelles noires».

Les documents mentionnent aussi les instruments et les matières «pour faire dentelles». Un «tour à dentelles» est vendu le 3 juillet 1749 à La Ferrière, par Daniel Humbert-Droz l'aîné. Le 16 mars 1772, Suzanne-Mar-

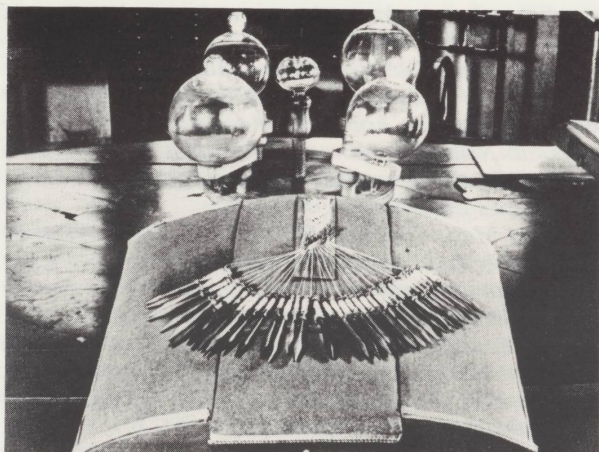


Photo N° 3 Au musée du Château de Valangin: coussin à dentelles neuchâtelois et globier.

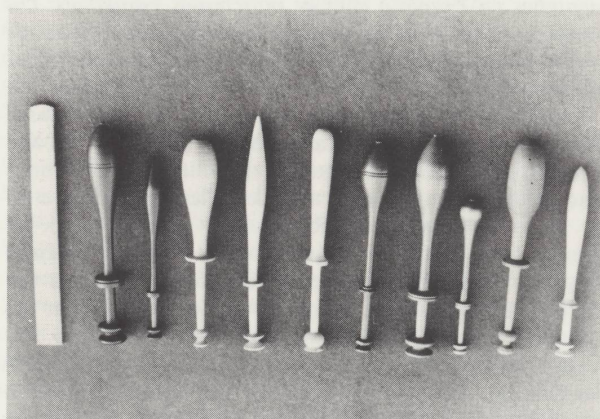


Photo N° 4 Fuseaux neuchâtelois.

guerite, femme d'Alexandre Calame le jeune, horloger, achète des « tours à dentelles » à des ventes aux enchères à Sonvilier. Un « coussin rond à dentelles avec son trépied » est mentionné à Sonvilier également dans un acte du 14 avril 1761 ; ailleurs, c'est « un sac de coussins à dentelles » (1768 à La Cibourg), « neuf écheveaux de filets à dentelles à côté de filet blanc à tricoter » (Saint-Imier, 1769), et « un grand panier de fuseaux. » (La Ferrière, 1771.)

Dans le rôle des montes (mises aux enchères) de Madeleine Châtelain née Monbaron, en 1775, on mentionne : « du fil à dentelle, un coeissin à faire des dentelles, avec les fuseaux, épingles, ciseau et lunette » (archives communales de Tramelan-Dessus, signalé par M. R. Châtelain).

« Dans sa jeunesse, Marie-Madeleine, fille de Jean-Jacques Cuenin dit Vougeux, soeur de Jean-Louis Cuenin dit Vougeux, paroissien de Saint-Imier, horloger en petit volume à Renan, « avait été mise, tant en Allemagne que dans le voisinage pour y apprendre à coudre et faire les dentelles. » (Acte du 8 juillet 1768 à Renan).

Jean-Pierre Droz et sa fille Suzanne étaient « négociants en dentelles » à Tramelan. Parmi d'autres « marchands » de dentelles erguéliens, mentionnons David, fils de feu Pierre Perret-Gentil, cité à Renan en 1718; Abraham Aubert, de et à Renan (mentionné entre 1720-1732); Jean-Albert Borle à Renan, vers 1734, Abram Brandt dit Gruerin de Renan, et José Méroz de Sonvilier, marchands en dentelles, sont mentionnés à Renan en 1728.

Parmi les marchands de dentelles de La Chaux-de-Fonds en relation avec l'Erguël, il nous faut mentionner Joseph Humbert-Droz, demeurant à La Chaux-de-Fonds, paroissien de Saint-Imier, qui a des créanciers à Renan; David Perret-Gentil, sujet de S.A.R., bailleur de fonds à Renan en 1723; Abram Amez-Droz, témoin en 1717 à Renan, et créancier en 1730; David Courvoisier,

témoin dans un acte à Renan en 1730». (M. Fallet: La Chaux-de-Fonds et les Jurassiens).

Dans l'Erguël, en 1770, les dentellières étaient si nombreuses (414) que seuls les laboureurs les dépassaient en nombre (548); les horlogers venaient bien loin derrière (246). Des 2156 artisans recensés alors, si l'on déduit les laboureurs et vachers, qui ne font pas partie des arts et métiers (679), il reste 1477 artisans, dont 414 dentellières, soit presque le 30 %.

La confection et le commerce des dentelles étaient donc la principale activité de l'Erguël jusqu'au début du XIX^e siècle, comme en fait foi un rapport des Archives du Haut-Rhin de 1801, cité par G. Amweg:

« Enfin, la branche la plus considérable de commerce qui ait lieu dans cette commune (St-Imier), et qu'elle partage avec la commune voisine de Tramelan-Dessous, c'est la fabrication de dentelles en fil communes et grossières et de très grossières dentelles de crin. Une grande partie des femmes, filles et enfants des deux sexes y travaillent la majeure partie de l'année, mais sans qu'il existe de manufacture proprement dite. »

Markus Lutz, qui a publié des dictionnaires consacrés aux localités de la Suisse, en 1822, 1827 et 1856, donne la preuve que la dentellerie était encore florissante à côté de l'industrie montante de l'horlogerie. En 1822 et 1827 il déclare que les habitants des deux Tramelans vivent de l'élevage du bétail et de l'agriculture, comme aussi de la confection et du commerce des dentelles. Il ajoute qu'outre la fabrication de quantité de montres, on produit beaucoup de dentelles en crin de cheval (Rosshaarspitzen) qui ornent les bonnets des femmes et des jeunes filles de la campagne bernoise. En 1856 il relève que, dans les deux villages, plus des cinq huitièmes des hommes s'occupent à la fabrication des montres, tandis que les femmes travaillent aux dentelles de crin de cheval et de soie.

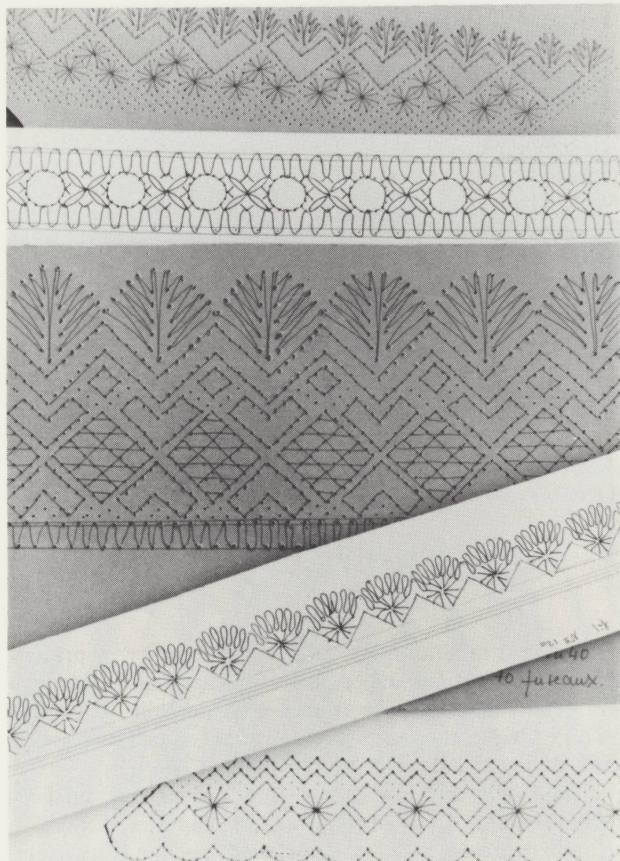


Photo N° 5 Piquées de dentelles Torchon et Cluny, XX^e siècle.

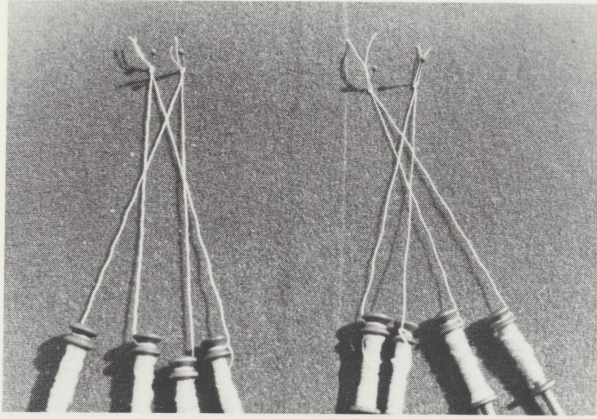


Photo N° 6 A gauche : la demi-passée.
A droite : la passée complète.

L'auteur mentionne en 1822, à Saint-Imier, la présence de plusieurs tisserands et horlogers, ainsi que, comme à Tramelan, beaucoup de travail à la dentelle. Il signale qu'en 1856 la population de Courtelary s'occupe d'horlogerie et de dentellerie. (Cité par M. R. Châtelain.)

Les Franches-Montagnes n'ont connu que tardivement, semble-t-il la fabrication des dentelles. En 1770, selon le recensement, il ne s'y trouvait aucune dentellière. Joseph Beuret fait mention de cet artisanat, en 1920 :

« Les longues soirées d'hiver étaient consacrées à filer, et le fil se divisait en plusieurs qualités : le plus ordinaire servait à confectionner de la toile à l'usage de la famille ; le plus fin, blanchi, était livré au commerce pour être

employé à la fabrication de la dentelle, de la tresse et du cordon plat. La dentelle était faite au crochet, aux fuseaux ou au filet. Dans certains hameaux on avait la spécialité des dentelles de crin. »

Lutz n'en parle qu'en 1827, à l'article Saignelégier. A part l'horlogerie qu'il cite, il écrit que dans la partie Sud de la Montagne, beaucoup de femmes et de jeunes filles se créent une activité lucrative par le métier de la dentelle. (Cité par M. R. Châtelain.)

Ce qui est surprenant, c'est que d'un artisanat aussi répandu, il ne reste pas trace dans l'Erguël, alors que les survivances en sont nombreuses en pays de Neuchâtel. De dentelles, point, à part celles reproduite ici (photo N° 1), mais dont une seule semble de fabrication jurassienne certifiée ; les autres, trouvées au Jura, pourraient y avoir été exécutées, d'après leur style. Restent les 4 exemples reproduits dans le livre de G. Amweg : l'une de ces quatre dentelles a été redessinée et refaite pour votre plaisir. (Photo N° 2). Il s'agit d'une dentelle exécutée par M^{me} J. Nicolet (1820-1903) à Cormoret. De dentellières, pas davantage : la dernière mentionnée est Mlle Berthe Mathez de Tramelan, vers 1940. Sinon, rien. Personne, à ma connaissance, ne se souvient d'avoir vu ni dentelle, ni coussin, ni fuseaux dans le vallon de Saint-Imier. Pourquoi ? Parce que la dentellière était trop pauvre et ne pouvait se permettre de faire un travail gratuit pour son plaisir ou celui de ses proches ? Parce que la dentelle était « commune et grossière », uniquement destinée à l'exportation, et pas assez belle pour constituer un cadeau ou une parure appréciée ? Cela paraît douteux. Alors pourquoi ? pour quelle autre cause, cette disparition totale ? Mystère.

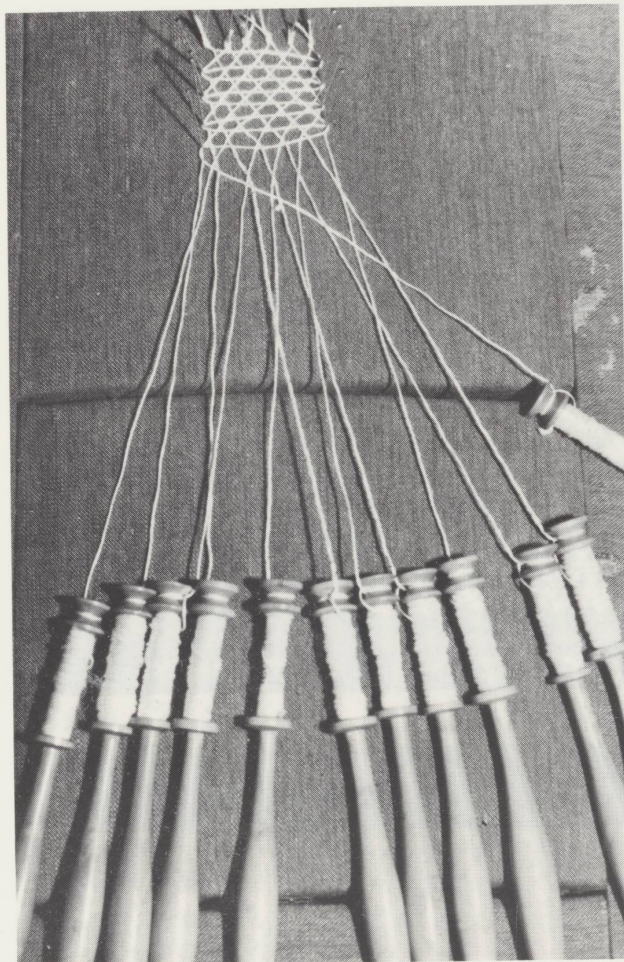
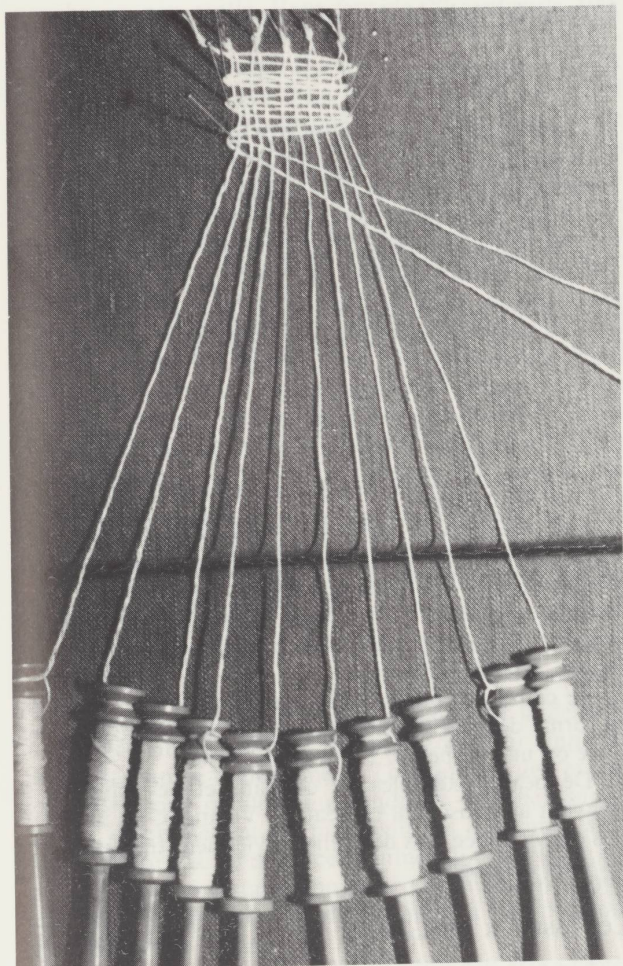


Photo N° 7 A gauche : le mat ou point de toile. A droite : la grille.

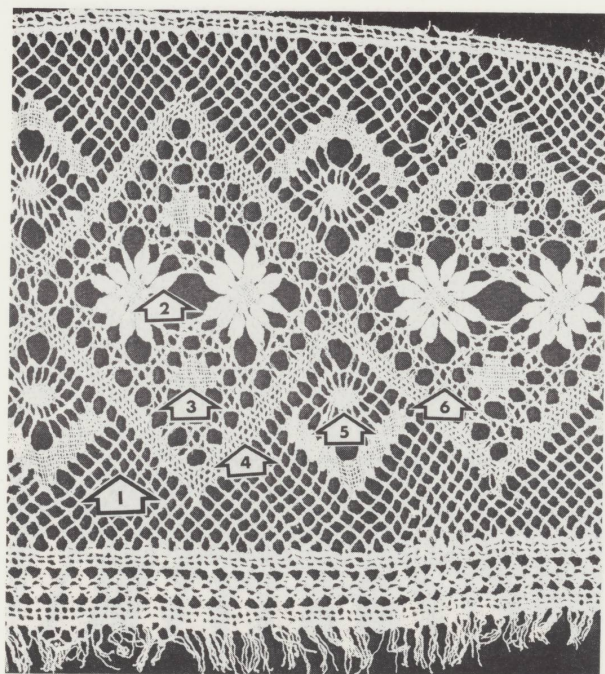


Photo N° 8 Les divers points d'une dentelle « torchon » : 1. Fond torchon. - 2. Point d'esprit. - 3. Mat, ou point de toile. - 4. Grille. - 5. Araignée ou grain d'orange. - 6. Point à la Vierge, ou fond mariage.

Le matériel de la dentellière

Le coussin (Photo N° 3)

Tout d'abord il faut un *coussin* ou *carreau*. Il en existe toute une variété, selon les régions et selon les besoins. Le modèle le plus fréquent chez nous est le *coussin neuchâtelois*: de plan carré, un peu incliné comme un petit pupitre, légèrement bombé et muni en son milieu de trois carreaux interchangeables, les «bolets», sur lesquels on met la piquée et qu'on déplace au fur et à mesure que la dentelle avance. Recouvert de solide toile verte et plein d'un rembourrage dur, dans lequel les épingles doivent tenir verticales, le coussin neuchâtelois permet d'étaler les petits fuseaux de part et d'autre de l'ouvrage, en légère pente. En tournant le bolet, on peut y exécuter facilement des angles. Le carreau utilisé en Flandres est assez semblable au nôtre.

On trouve aussi parfois le *coussin à rouleau*, dans lequel, au lieu de bolets, on a un rouleau mobile où se fixe la piquée. On peut ainsi y faire en continu de la dentelle au mètre. Ce type se retrouve également en Gruyère. Beaucoup plus bombé, le carreau du Puy, en France, a aussi le rouleau.

Le coussin le plus simple, peu fréquent chez nous, est en forme de gros boudin bien bourré, qu'on pose sur un socle ou une corbeille.

De beaux exemples de coussins et de dentelles se trouvent au Musée du château de Valangin, où plusieurs fois dans l'année, des dentellières viennent travailler sous les yeux du public.

Les fuseaux (Photo N° 4)

Les fuseaux, de 8 à 12 cm. de longueur, sur lesquels s'enroule le fil, sont des sortes de bobines effilées à

manche un peu renflé. Il en faut de 20 à plus de 100, selon le modèle à exécuter. Il en existe de différents types et de différentes grosseurs. Il s'agit d'adapter les fuseaux à la finesse du fil employé et au type de coussin sur lequel on travaille. Le coussin neuchâtelois permet l'emploi de fuseaux très fins, alors que les carreaux du Puy, où les fuseaux pendent, nécessitent des fuseaux à manche bien renflé et plus lourd, pour éviter qu'ils ne s'emmêlent. La plupart des fuseaux possèdent une gorge à l'extrémité de la bobine, cela facilite la formation du noeud d'arrêt et le déroulement du fil en cours de travail.

Les fuseaux neuchâtelois étaient généralement en merisier ou autre bois d'arbre fruitier, en noyer ou en buis.

Le bobinoir

Destiné à enrouler rapidement et régulièrement le fil sur les fuseaux, un bobinoir est presque indispensable. Il est souvent en bois, quelquefois en métal, et est constitué d'une manivelle entraînant une poulie qui, par démultiplication, fait tourner le fuseau.

Les épingles

Ce sont elles qui permettent de maintenir la dentelle sur le tracé, aussi est-il très important que leur emplacement soit marqué correctement. Tout au long de l'exécution, elles sont plantées aux endroits marqués sur la piquée, et permettent de maintenir les croisements en gardant entre eux les distances voulues. Il faut mettre des épingles sur une certaine longueur (5 cm environ), puis on reprend les premières épingles mises à l'arrière pour les réutiliser sur l'avant.

La grosseur ou la finesse des épingles doit être adaptée au fil employé et à la finesse de la dentelle désirée.



Photo N° 9 Exemples de dentelles et entre-deux « torchon ».

La piquée (Photo N° 5)

Pour chaque dentelle, le modèle précis, ou « piquée », est établi sur carton vert. De la finesse et de la précision du dessin dépendra la régularité de la dentelle. L'élément principal de la piquée, ce sont les points où apposer les épingles. Ils seront percés à l'avance le plus exactement possible (d'où le nom de piquée que reçoit le carton ainsi perforé). Puis on ajoute le tracé du passage des fils, correspondant aux différents points et croisements désirés.

« Les piquées étaient préparées par des artistes qui en recevaient le nom de « piqueurs » et qui, un sac de sarcenet vert au dos, allaient dans les villages et par monts et par vaux, porter et offrir leurs dessins dans toutes les demeures. Avec les fluctuations de la mode, les fabricants salariaient d'habiles dessinateurs qui saisissaient promptement le goût du jour, écrit A. Petitpierre au XIX^e siècle. »

A la différence des dentelles du Pays d'En-Haut, qui répètent toujours les mêmes motifs traditionnels, celles de Neuchâtel comptent des milliers de modèles, créés au goût du jour, au goût de la clientèle étrangère. On y retrouve tous les styles: dentelles « torchon » et « Cluny » en lin, Valenciennes, Chantilly en soie. Le musée historique de Neuchâtel, ainsi que le Musée paysan de La Chaux-de-Fonds conservent d'intéressants albums d'échantillons qu'utilisaient les négociants en dentelles, entre autres, à Neuchâtel, une importante collection d'échantillons de dentelles de crin pour chapeaux, du début du XIX^e siècle. A les voir, on est frappé de l'immense variété des modèles, ainsi que des couleurs et matières employées pour les dentelles de passementerie ou de chapeaux.

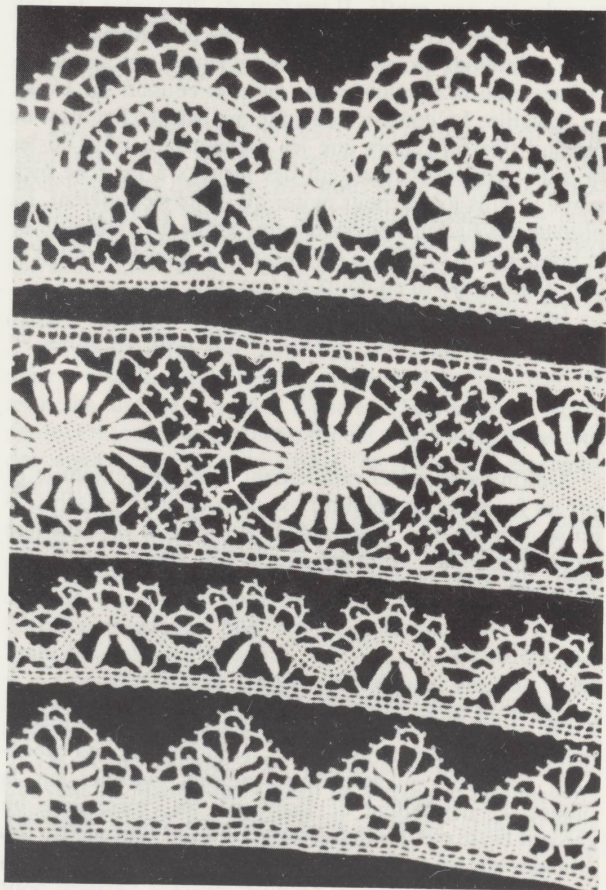


Photo N° 10 Exemples de dentelles et entre-deux « Cluny ».



Photo N° 11 Exemples de dentelles genre Valenciennes.

Le fil

Les dentelles les plus fréquentes se faisaient en lin. Les ouvrières avisées évitaient le coton, car la dentelle qu'on en tire n'a pas de corps. Les plus fines dentelles étaient en soie ; qu'elles fussent blanches ou noires, on les appelait des « blondes ». La dentelle de crin, probablement destinée aux coiffes et chapeaux, semble avoir été une spécialité de l'Erguël.

Les dentellières qui employaient la soie étaient souvent contraintes à travailler dans les caves, à la lueur des bougies, pour que le fil reste humide et ne se rompe pas. Pour s'éclairer le soir, elles utilisaient des chandeliers ou quinquets entourés de globes remplis d'eau bleutée qui étaient destinés à concentrer la lumière ; on les appelait des « globiers ». (Photo N° 3).

Le fil de lin, filé à la main, pouvait être d'une incroyable finesse, qu'on ne trouve plus aujourd'hui. « J'en ai vu qui sont d'une telle finesse que 8177 pieds ne pèsent pas plus qu'un quart d'once brut, avant blanchissage », (ce qui équivaut à 2456 mètres pour 7,5 g.), dit un texte de 1816.

Le travail de la dentelle

La dentelle aux fuseaux s'obtient en tournant et croisant par paires des fils bobinés sur des fuseaux. Les fils ne sont que croisés, et pas noués. Lorsqu'un ou plusieurs fils changent de direction, on pose une épingle pour les maintenir en place.

Les points de base, pour la dentelle la plus fréquente chez nous au XX^e siècle, la dentelle « torchon », sont : la *demi-passée* et la *passée complète* (ou *passée double*) (Photo N° 6). On appelle « tourner » le procédé par lequel

on fait passer chaque fuseau de droite par-dessus le fuseau de gauche de la même paire. Pour «croiser», on passe le fuseau intérieur de la paire de gauche par-dessus le fuseau intérieur de la paire de droite, les fuseaux extérieurs restant immobiles. Lorsqu'on a croisé et tourné deux paires de fuseaux, on a formé une demi-passée; deux demi-passées forment la passée complète.

Le point de «grille» ou de «filet» s'obtient par la répétition de demi-passées. On fait ainsi passer un fil ou «meneur» à travers plusieurs paires de fils qu'on croise, puis on repasse le meneur, et ainsi de suite. La grille peut prendre la forme qu'on veut, selon le motif désiré: ruban, carré, triangle, etc.

Le mat ou point de toile s'obtient par la répétition de passées complètes. C'est alors une paire de fils qui est utilisée comme meneurs. Le point est tissé comme la toile et peut prendre les mêmes formes que la grille. (Photo N° 7).

La variété, qui fait le charme d'une dentelle, comporte des motifs aux jolis noms: le grain d'orge (ou araignée), la coquille, le point d'esprit. Et les fonds sur lesquels ils se détachent s'appellent Fond torchon, Fond Epingle close, Point à la Vierge, Fond Mariage ou Point à la Rose. (Photo N° 8).

Quelques types de dentelles

La dentelle *torchon* utilise la grille, le mat et les quelques points déjà cités. (Photo N° 9).

La dentelle *Cluny* (Photo N° 10) utilise beaucoup de tresses ou *cordes de 4* (absentes de la dentelle torchon), ainsi que points d'esprit, grille et mat. Ces deux genres de dentelles se font en lin, gros ou fin selon le modèle choisi.

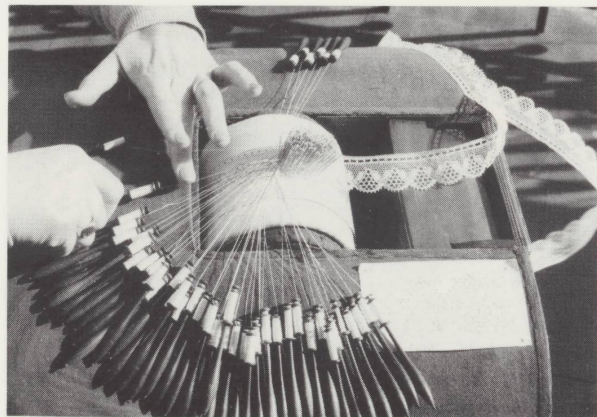


Photo N° 12 Sur son coussin à rouleau, la dentellière confectionne une «blonde».

Par contre, la dentelle du Nord (type Valenciennes ou Malines) utilise un fil extrêmement fin de lin ou surtout de soie. Les motifs, souvent sertis d'un fil plus gros, se détachent sur un fond fin et régulier, généralement au point de tulle (dit aussi fond filoché), au point à la Rose ou au point de Paris. (Photo N° 11).

Tels sont les types de dentelles les plus fréquents dans la dentelle neuchâteloise et vraisemblablement jurassienne d'autrefois. Actuellement, nos dentellières font presque uniquement des dentelles «torchon», et, croyez-moi, malgré leur nom, ces dernières peuvent être bien jolies et bien fines!

M.-L. Montandon-Bueche
Neuchâtel

Sources

Dentelle neuchâteloise:

Sandoz: *Essai statistique sur le canton de Neuchâtel*. Orell Fuessli & Cie, Zurich, 1818. (Réimpression Slatkine, Genève, 1978.)

M. Huguenin: *Description de la Juridiction de la Brévine*. Wolfrath, Neuchâtel, 1841.

A. Petitpierre: *Un demi-siècle de l'histoire économique de Neuchâtel*. Librairie générale Jules Sandoz, Neuchâtel, 1871.

A. Bachelin: *La dentelle*. Musée Neuchâtelois, 1868.

M. Wavre-Barrelet: *Dentelle et dentellières d'autrefois*. Musée neuchâtelois, 1915.

Ed. Quartier-La-Tente: *Le canton de Neuchâtel. 3^e série: Le Val-de-Travers*. Attinger frères, Neuchâtel, 1893.

Marg. Delachaux: *La dentelle aux fuseaux*, dans «Trésors de nos vieilles demeures», Spes, 1931.

Alfred Godet: *La dentelle aux fuseaux de Neuchâtel*, dans «Trésors de l'art en Suisse romande». Edita 1979.

Dentelle dans le Jura:

Aug. Montandon: *Notice historique sur le développement de la commune de Tramelan-Dessus jusqu'à la Révolution française*, Actes de l'Emulation, 1874.

Marius Fallet: *La Chaux-de-Fonds et les Jurassiens*. Actes de l'Emulation 1931.

Marius Fallet: *Le vieux Saint-Imier économique*, tirage à part du Bulletin de l'ADIJ, 7/1949, 12/1949 et 2/1950.

Gust. Amweg: *Les arts dans le Jura bernois*, vol. 2. 1937.

Roger Châtelain: *Quelques notes sur la dentellerie en Erguël aux XVIII^e et XIX^e siècles*. Manuscrit, 1982.

Technique de la dentelle aux fuseaux:

Bibliothèque DMC: *Les dentelles aux fuseaux, 1^{re} et 2^e séries*. Th. de Dillmont, Mulhouse, vers 1905 (rare).

Encyclopédie DMC: *La dentelle aux fuseaux, la frivolité*. Flammarion 1981.

«La dentelle aux fuseaux de A à Z», numéro spécial de la revue «1000 Mailles». Les Editions de Saxe, Lyon, 1978 environ.

A part la photo N° 3, due à M. R. Charlet, toutes les photographies de cet article sont de l'auteur.

Lorsque quittant la vallée de Delémont vous vous engagez, à Berlincourt, dans la petite gorge qui précède celles du Pichoux, vous débouchez, après un quart de lieue, dans une plaine fertile ceinte d'un cirque de montagnes et de rochers.

A son extrémité sud on aperçoit encore de nombreux vestiges des fameuses forges d'Undervelier où l'on travaillait le fer extrait des mines de Séprais et de Montavon. Sur la rive droite de la Sorne, une longue bâtisse d'un seul étage, construite en solides murs de pierres, d'un beau style campagnard est encore en excellent état de conservation. C'est ce qu'on appelle la ferme des «Grands Champs» nom déjà porté à l'époque dont nous parlons, soit vers le début du XIX^e siècle. Elle servait de dortoirs aux ouvriers fondeurs et forgerons, étrangers au pays et célibataires.

Lorsqu'un travailleur était malade ou accidenté, il était hospitalisé dans une pièce du premier étage qui tenait lieu d'infirmerie.

Il y a de cela plus d'un siècle, un Français, forgeron d'art, y fut hospitalisé gravement blessé. Son état parut si désespéré au directeur des Forges qu'il fit atteler immédiatement une voiture pour conduire le malheureux à l'hôpital de Delémont. Mais à son étonnement, l'ouvrier refusa catégoriquement de quitter les «Grands Champs». Il déclara qu'il savait qu'il allait mourir et qu'il était inutile de le transporter ailleurs et augmenter ainsi ses souffrances. On respecta donc sa volonté.

Cet homme s'appelait Laurent Vanier. Beau garçon, habile dans son métier, âgé d'une quarantaine d'années, il était taciturne, solitaire, ne se livrait point. Il faisait partie de l'équipe qui travaillait au gros martinet actionné par l'eau d'un des canaux de dérivation de la Sorne. Il passait naturellement pour un original car il ne buvait ni ne fumait, ne jouait jamais. Il logeait chez une vieille veuve, au village. Cette dernière racontait qu'il ne sortait que